

Publié dans *Septentrion* 2017/4.

Voir [www.onserfdeel.be](http://www.onserfdeel.be) ou [www.onserfdeel.nl](http://www.onserfdeel.nl). **83**

***Ces «petits faiseurs d'impossible» : un deuxième «Belgium Bordelio»***

En 2015, les deux principales maisons de la poésie en Belgique, le *Poëziecentrum* de Gand et la Maison de la poésie d'Amay, s'associaient pour publier une première «anthologie belge» bilingue: trente auteurs - quinze néerlandophones et quinze francophones - étaient ainsi réunis dans un joyeux *Belgium Bordelio* de quelque 450 pages<sup>1</sup>. Une seconde anthologie vient de voir le jour, qui rassemble vingt-deux poètes, avec la même parité de langue. Le choix des éditeurs d'offrir une centaine de pages supplémentaires, pour moins d'auteurs au total, permet une meilleure appréhension de l'écriture poétique de chaque écrivain. Si le premier tome brillait par sa disparité effervescente, le second réussit le pari d'une belle unité - *Gestalt* est le sous-titre de ce volume - par la juxtaposition d'ensembles cohérents. D'un tome à l'autre, seule une relecture orthographique rigoureuse fait défaut. Ce second volume est encadré par une dichotomie entre la ville et la nature. La poésie d'Annemarie Estor frôle les murs de béton en décomposition, qui appellent sans fin la vie, les enfants impossibles; il ne reste que les mots, le toucher et le sexe pour espérer encore une fécondité dans cette prison urbaine, tandis que le poète revêt «le manteau



de la mort», un «manteau, linceul». À l'opposé, le recueil se clôt sur les berges affaissées d'une rivière où se rassemblent des animaux extravagants, célébrés par Eugène Savitzkaya, le pêcheur-poète, guetteur de l'ombre. L'arc est tendu entre deux effondrements: les poètes célèbrent la chute, existentielle et universelle, une chute originelle qui n'a cessé de traverser l'histoire pour s'accomplir dans le temps présent, une chute «qui nous fixe dans un mouvement vertical sans fin», pour reprendre le vers de Runa Svetlikova, au sein duquel le moindre sens est un leurre, une création nocturne de l'humanité amnésique. À la fin de cette chute immémoriale, de cette errance interminable, il ne reste qu'une «croix dépareillée», au point qu'un Stéphane Lambert s'interroge sur la nécessité de l'écriture elle-même: «Il se pourrait bien que l'on n'ait pas besoin d'œuvre». Mais le «vide flottant entre les parois de la chapelle» exige encore la voix

du poète, qui achoppe à la blancheur d'un monde décomposé.

La quête du poète est alors celle d'une parole - tel ce capitaine décrit par Philippe Lekeuche dans sa parabole. Devant la double perception de la fin de Dieu et de l'impossibilité d'être, il n'est d'autre option pour le capitaine que d'espérer «une parole qui le ferait vivre, naître à lui-même». Le poème, plus que tout discours, devient une urgence, «citoyenne» pour Charles Ducal, qui guette la porte extérieure donnant accès au monde: «Pour ceux qui ne peuvent plus suivre, / il y a une échoppe avec des cartes postales et de la poésie».

Le poème est urgence créatrice pour Inge Braeckman, dont l'écriture est aube, seuil, promesse, comme l'attente d'un souffle à donner au monde: «La terre promise se trouve dans la paume de notre création, même inconnue et emprisonnée». Le poème est encore quête d'altérité, d'une étreinte, pour François Scheuren, Els Moors et Véronique Bergen.

Reste à trouver la langue, celle que nous utilisons parce qu'elle nous contient - nous sommes dans la parole plus que la parole est en nous, écrit Heidegger. Mark Insingel n'exprime pas d'autre réalité dans son ode à la langue néerlandaise: «Tu formes mes lèvres, tu / existes dans la façon / dont on me comprend.» Cette quête de la langue, d'une porte ouverte sur le monde, est celle de Rose-Marie François, pour qui la mission du poète est d'«écrire sa couleur» devant le surgissement du monde.

L'anthologie laisse une belle place aux jeunes talents, souvent issus du slam: François Scheuren, qui lance sa poésie brute - une violence par allitérations - à la conquête d'une impossible communion, Giogia Kayaga, à l'écriture encore immature mais au rythme ciselé, le cynique Andy Fierens ou encore l'Ami Terrien, qui use abondamment de l'anaphore au risque de vouloir trop en dire. Quatre noms qui résonnent comme des promesses...

Au cœur de l'effondrement, un apaisement, enfin, celui de l'homme démuni devant la grandiose simplicité des choses, celui du poète qui accompagne les ombres, humblement, parce qu'il sait ne pas pouvoir saisir la plénitude lumineuse. Yves Namur rappelle la pérennité invisible, celle de «la rose ensevelie», «inépuisable / Et pourtant bien réelle». Voilà, in fine, l'unique «heure de vérité» des poèmes, ces «petits faiseurs d'impossible».

### **Pierre Monastier**

*Belgium Bordelio*, volume n° 2, éditions L'Arbre à paroles / Poëziecentrum, Amay / Gand, 2017, 548 p. (ISBN 978 2 87406 648 1). Poèmes rassemblés et introduits par Jan H. Mysjkin, qui signe aussi les traductions en néerlandais et français. Quelques traductions ont été réalisées en collaboration avec Pierre Gallissaires).

1 Voir *Septentrion*, XLIV, n° 4, 2015, pp. 83-86.